

# Socialisme ou Barbarie. L'aventure d'une lucidité radicale

[Martin Legros](#) publié le 03 décembre 2020 5 min

<https://www.philomag.com/articles/socialisme-ou-barbarie-laventure-dune-lucidite-radicale>

**Créé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale par les philosophes Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, Socialisme ou Barbarie était un mouvement révolutionnaire qui prônait l'autogestion et la démocratie des conseils tout en élaborant une critique décapante du stalinisme. Il aura fait mentir l'idée reçue selon laquelle l'aspiration à refaire le monde implique de renoncer à son intelligence.**

« *J'ai toujours préféré avoir tort avec Sartre plutôt que raison avec Aron.* » La formule, attribuée au journaliste Jean Daniel, a longtemps fait mouche. Que signifiait-elle à l'époque ? Qu'en dépit des manquements et des fautes politiques répétées de Sartre (inactif sous l'Occupation et suractif à la Libération, « compagnon de route » du communisme et du maoïsme, complaisant avec la violence terroriste, etc.) et de la persévérante lucidité de Raymond Aron (s'engageant dans la Résistance à Londres, mesurant la menace totalitaire tout en s'inspirant de Karl Marx pour comprendre le capitalisme, défendant le libéralisme non moins que les dissidents), il valait mieux s'être fourvoyé avec l'un qu'avoir vu juste avec l'autre. Parce que les illusions de l'un permettaient d'entretenir l'espoir d'un autre monde, tandis que le réalisme de l'autre enfermait dans la grisaille de celui-ci. Mieux valait fermer les yeux sur le goulag, si cela permettait de « *ne pas désespérer Billancourt* ».

Cependant, quand on observe d'un peu plus près le nuancier idéologique de l'époque, force est de reconnaître qu'il n'était pas aussi binaire. Et qu'il était possible d'avoir raison contre Staline... sans désespérer le monde ouvrier, comme l'ont soutenu nombre de figures dissidentes de la gauche, de Rosa Luxemburg à George Orwell. En France, c'est tout le sens du mouvement Socialisme ou Barbarie, initié au sortir de la guerre par les philosophes Cornelius Castoriadis et Claude Lefort.

## Une rébellion fondatrice

**Socialisme ou Barbarie !** *A priori*, l'alternative ne semble pas faire beaucoup de place à la nuance. Elle est empruntée à Rosa Luxemburg qui, dans un célèbre texte écrit en prison en 1915, la « brochure de Junius », dénonçait la capitulation de la social-démocratie européenne qui s'était montrée incapable d'empêcher la classe ouvrière de participer à « *l'immense boucherie* » de la Grande Guerre. Alors que les appartenances nationales étaient censées avoir eu raison de tout, Luxemburg appelait ainsi à renouer avec l'internationalisme socialiste sous peine de retomber dans une barbarie exterminatrice.

Trente ans plus tard, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Cornelius Castoriadis (1922-1997) et Claude Lefort (1924-2010) se rencontrent au sein du Parti communiste internationaliste (PCI), section française de la IV<sup>e</sup> Internationale, fondée par Léon Trotski à Paris. Castoriadis était venu y

poursuivre ses études de philosophie. Monté à bord du *Mataroa*, un bateau chargé d'artistes et d'intellectuels, il avait quitté Athènes, où il était menacé à cause de la guerre civile. Lefort, lui, a rejoint la mouvance trotskiste sous l'Occupation sur les conseils de son professeur au lycée Carnot et futur maître à penser, Maurice Merleau-Ponty. Très vite, ils fraternisent : ils partagent une même méfiance pour le dogmatisme autoritaire qui règne au sein du PCI, pourtant censé faire vivre l'esprit critique au sein du communisme. Et ils sont l'un et l'autre très réticents avec la « ligne politique » qui y est défendue : « défense inconditionnelle de l'URSS » – en tant qu'État où une révolution prolétarienne est survenue, même si elle a « dégénéré » et qu'il faut dénoncer la trahison de cette révolution par une caste parasitaire, la bureaucratie, ayant pris le pouvoir aux dépens du prolétariat. Ils créent d'abord un courant – la tendance « Chaulieu-Montal », du nom de leurs pseudos militants respectifs. Et puis, devant le refus de faire place à leur critique, ils quittent le mouvement en 1949 en compagnie d'une fraction de militants pour fonder leur propre groupe, Socialisme ou Barbarie, composé d'une quarantaine de membres et doté d'une revue du même nom, sous-titrée « *Organe de critique et d'orientation révolutionnaire* ».

## Un programme hérétique

**Daté de mars-avril 1949**, l'éditorial du premier numéro de leur revue donne le ton : « *Le “socialisme” semble être réalisé dans des pays qui englobent 400 millions d'habitants, et ce “socialisme”-là apparaît comme inséparable des camps de concentration, de l'exploitation sociale la plus intense, de la dictature la plus atroce, du crétinisme le plus étendu. Dans le reste du monde, la classe ouvrière se trouve devant une détérioration lourde et constante de son niveau de vie depuis bientôt vingt ans ; ses libertés et ses droits élémentaires, arrachés au prix de longues luttes à l'État capitaliste, sont abolis ou gravement menacés.* »

«Dès le départ, les 'socio-barbares' instruisent une critique *marxiste* du totalitarisme soviétique

Dès le départ, les « socio-barbares » – c'est leur originalité et leur audace – instruisent une critique *marxiste* de l'URSS. L'Union soviétique se proclame socialiste en vertu de l'étatisation des moyens de production. Or, d'un strict point de vue marxiste, ce n'est pas le statut *juridique* de la propriété qui détermine la nature d'une société, ce sont les rapports sociaux qui se nouent dans la sphère productive du travail. Pas plus que la propriété individuelle dans la société bourgeoise, l'instauration de la propriété collective en URSS n'empêche qu'une classe sociale nouvelle, la bureaucratie, s'approprie la gestion et la distribution des richesses produites. Dans un article frappant, « Les rapports de production en Russie », Castoriadis fait ainsi valoir que l'étatisation, loin de profiter à tous, a permis une exploitation accrue : « *La possession en même temps des moyens de production et des moyens de coercition, des usines et de l'État, confère à la bureaucratie une position dominante qui n'est plus limitée ni par les lois économiques régissant le marché du travail, ni par la lutte des classes.* » En regard, une redéfinition du socialisme s'impose : il passe par « *l'abolition de la distinction fixe et stable entre dirigeants et exécutants* », soit l'autogestion et la démocratie des conseils, seule à même d'empêcher une classe de se solidifier à distance de la classe ouvrière, sous l'égide du parti unique.

## Une autre révolution est possible

**Décapante, cette critique ne permettait pas cependant de comprendre la singularité du communisme**, qui tenait au fait que l'origine de la domination était politique et non pas économique – elle tenait à la capacité d'une classe, la bureaucratie soudée autour du parti, de s'approprier la totalité du pouvoir. Sur ce point, c'est Lefort qui proposera, dans « Le totalitarisme sans Staline », un article paru dans la revue en 1956, une analyse du totalitarisme communiste fondée sur le primat du politique. C'est donc à une incessante analyse *politique* des événements que se seront adonnés pendant vingt ans les membres du groupe, tout en essayant d'insuffler leurs idées à la classe ouvrière française : révolte des ouvriers de Berlin-Est en 1953, soulèvement hongrois de 1956, émancipation de la jeunesse des partis communistes staliniens dans les années 1960... Tous ces moments critiques confirment à leurs yeux l'idée qu'une révolution antitotalitaire et socialiste, fondée sur l'autogestion et les conseils, est possible. S'ils se sont rêvés en avant-garde de la classe ouvrière, aspirant même à devenir une véritable organisation révolutionnaire, les membres de Socialisme ou Barbarie n'ont en réalité jamais formé qu'une petite association de militants et d'intellectuels, dont la revue a essaimé discrètement et contribué à la lente érosion du mensonge totalitaire. Reste qu'ils ont fait la preuve, grâce à cette aventure marginale mais influente, qu'il était possible d'être radical et intempestif sans renoncer à la raison. Marx le disait déjà : « *Être radical, c'est prendre les choses à la racine.* »